

48

faux titre

en faux titre

LES DOUZE MOIS

A THEO VAN RYSELBERGHE

QUI ILLUSTRERA, MAGNIFIQUEMENT LA PREMIERE EDITION
DE CES POEMES.

*/ avec art,
18*

E. V.

JANVIER

LE FROID

Par le soir aigre et violent,
où se meurent exténuées,
les lumières et les nuées,
vague l'hiver nocturne et blanc.

Les champs dorment si vieux, si morts,
qu'on les croirait frappés d'un sort ;
— qui donc suscitera le vernal sortilège ?
Tout seul, vers le couchant là-bas,
triste et discord, avec ses battants las,
quelque pauvre angelus sonne encor sur la neige.

Les chaumières et les étables
apparaissent si lamentables
que leur misère s'ouvre en plaies ;
de clos en clos, le long des haies,
on voit sur des bâtons branlants
sécher et se geler au vent,
le linge gris des pauvres gens.

Les villages comme amoindris
serrent leurs toits et leurs taudis

belle page

104

+ chez l'éditeur Dietrich, Bruxelles.

F5 xv. 1460 12

rassemblement

et concentrent leur peur ;
ils s'alignent, au bord des routes mortes,
où chaque âtre, dessous la porte,
glisse en biseau, sa coupante lueur.

La neige a répandu ses laines
et ses flocons parmi les plaines
et dispersé sa haine /
en rafales folles et vaines.

Elle a jeté ses mille loques
minuscules, qui s'effiloquent /
à travers champs, en chaque coin,
où de grands arbres de silence
échelonnent leur vigilance
vers l'infini, de loin en loin.

Sol blanc, ténèbres claires /
Aux carrefours, les croix crépusculaires / A
écartèlent leur christ vers l'immense douleur,
mais le sang pur qui lui ~~sort~~ du torse / coule
ne tiédit pas le gel féroce
~~dont les grappes pendent contre son cœur.~~

Parfois, comme si l'air était de fer,
s'écoute, au fond des nocturnes prairies,
un craquement de fleuve qui charrie
ses batailles de glaces vers la mer.

Par le soir aigre et violent,
plus vieux que ne sont les années

semble lui briser le
semblent briser son cœur.

~~Sont les grappes~~
~~Sont les grappes~~
Sont les amas ruquay semblent briser son cœur.

50
autour du temps agglutinées,
vague l'hiver nocturne et blanc.

FEVRIER

LES PAUVRES

Il est ainsi de pauvres cœurs
avec, en eux, des lacs de pleurs,
qui sont pâles, comme les pierres
d'un cimetière.

Il est ainsi de pauvres dos
plus lourds de peine et de fardeaux
que les toits des cassines brunes,
parmi ~~la~~ dune/

/les /s.

Il est ainsi de pauvres mains,
comme feuilles sur les chemins,
comme feuilles jaunes et mortes,
devant la porte.

Il est ainsi de pauvres yeux
humbles et bons et soucieux
sous la tempête.

/et plus tristes que ceux des bêtes

Il est ainsi de pauvres gens,
Aux gestes doux et indulgents
Sur qui s'acharne la misère,
au long des plaines de la terre.

MARS

51

L'HEURE D'ÉVEIL

C'est Mars !
Un lent soleil convalescent,
là-haut, se penche à la fenêtre
et ~~vers~~ terre pénètre.

/ *Sur*

C'est Mars !
Le vieil hiver s'enfuit au Nord ;
comme un oiseau qui secouerait ses plumes,
l'aube neuve laisse tomber les brumes.

C'est Mars !
L'âpre midi s'est attiédi ;
le ciel étend sur les clairières
les tabliers de la lumière.

C'est Mars !
Le crépuscule incline aux longs miroirs
des lacs pensifs ses bras qui glissent
et s'enfoncent sous les eaux lisses.

C'est Mars !
Et le printemps, voici qu'il s'apprivoise
avec les premiers chants d'oiseaux
et qu'aux étangs couleur d'ardoise
les humbles gens de la paroisse,
pour raffermir leur charme et border leurs closeaux,
coupent les doux et blancs roseaux.

AVRIL

LE VENT

52
Les épingles des houx méchants et fous
crèvent le ~~du~~ manteau du vent.

/long

Le vent, il est plus doux que n'est la laine
et le houx vert darde la haine/
en buissons crus, de plaine en plaine.

/s

Le vent, il est de gaieté fière,
il court, avec des sonnettes de clarté,
les pieds mouillés, sur la rivière.

Le houx, il est la rage de la terre.

Les mains du vent dans les cheveux des herbes
se parfument d'odeurs acerbes ;
le front du vent paraît,
comme une aube dans la forêt.

Le houx, il est de fer,
tenacement, comme l'hiver.
Avec ses dards, avec ses pointes,
il sépare les beautés jointes
du jour éclos, avec douceur ;
il est comme un blasphème
de sécheresse et de fureur
qui se crispe contre lui-même.

Le vent jeune/ c'est le printemps,
avec ~~des~~ fiers baisers aux lèvres de la terre ;
le vent ardent, le vent sincère,
c'est le printemps.

/s

/de

58

Le houx, il est l'audace
du froid stérile et de la glace.

107

Le vent chante, le vent babille,
~~à mince bec,~~ avec pinson, tarin, moineau,
le vent siffle, brille et scintille
à la pointe des longs roseaux,
le vent se noue et s'entrelace et se dénoue
et puis, soudain s'enfuit, jusqu'aux vergers luisants,
là-bas, où les pommiers, pareils à des paons blancs,
— nacre et soleil — lui font la roue.

Le houx taciturne et jaloux,
dans les vallons, sur les sablons,
se resserre comme un tourment
Qui se tairait, sauvagement.

1e

Le vent roule en boule, le vent joufflu,
comme un gamin sur les talus ;
le vent donne l'essor
aux papillons pliés en feuillets d'or ;
le vent s'attarde en des voyages
et joue, avec les copeaux blancs
et les ourlets étincelants,
là-haut, des grands nuages.

1e

Le vent ! toute la joie et toute la folie
qui tinteront dans les prochains lilas,
il les appelle et les rallie
et les essaime au loin là bas
parmi les champs et les enclos rectangulaires ;

1e

54

~~Le~~ luxe frais des bijoux d'eau,
 il ~~en orne~~ des fleurs perlaires,
 sur les berges, où le troupeau
 verse en cascades, ses toisons ;
 il court, autour des toits et des maisons,
 ouvre l'ampleur des espaliers
 et jusqu'au ciel construit les escaliers
 par où descend la vie ;
 il libère enfin la nature asservie,
 monte, descend, s'en va, revient,
 éveillant tout, n'oubliant rien,
 le houx lui-même est assailli,
 en chaque feuille, en chaque pli,
 et courbe enfin jusques à terre
 sa rancune protestataire.

/ Du
 / précède les

Et le printemps oriflammé de vent,
 avec des insectes rouges et bleus,
 en aigrettes, dans ses cheveux,
 avec tous les rayons de l'immense étendue
 au long des plumes d'or de ses ailes tendues,
 plane, vainqueur, ~~sur la campagne en fleur.~~
sur la campagne en fleur.

102

MAI

LA PETITE VIERGE

La petite Vierge Marie
 passe les soirs de mai par la prairie,
 ses pieds légers frôlant les brumes,
 ses deux pieds blancs / comme deux plumes.

10

55

S'en va comme une infante,
corsage droit, jupes bouffantes,
avec à sa ceinture un bruit bougeant
et clair de chapelet d'argent. / 2 /

Aux deux côtés de la rivière
poussent par tas des fleurs trémières, / l
mais la Vierge, de berge en berge,
cherche les lys royaux
et les iris debout sur l'eau / 3
comme flamberges.

Puis cueille avec ses doigts,
un peu roides de séculaires empois, / 4
un insecte qui dort, ailes émeraudees,
au cœur des plantes fécondées.

(Et de sa douce main, enfin,
détache une chèvre qui broute
à son piquet, au coin des routes,
et doucement la baise et la caresse
et gentiment la mène en laisse.

Alors, la petite Vierge Marie
s'en vient trouver le vieux tilleul de la prairie,
dont les rameaux pareils à des trophées
récèlent les mille légendes.

Et humble, adresse enfin ces trois offrandes,
sous le grand arbre, aux bonnes fées,

86

qui autrefois, au temps des merveilleuses seigneuries /
furent, comme elle aussi, la bienveillante allégorie. /

JUIN

LA SAINT-JEAN

Dancez sur la berge, les flammes,
comme de petites madames,
comme de tristes petites madames.

Voici les soirs de la Saint-Jean
sur les fleuves et les étangs /

Dancez sur la berge, les flammes,
avec des gamins roux autour de vous,
copeaux follets, folles spirales,
dansez, dansez, dansez,
petites flammes pastorales.

L'oiseau vous frôle et jette un cri,
les petites madames.

Le vent vous fouette et vous rougit,
les petites madames.

Le curé passe et vous bénit,
les petites madames.

Voici les soirs et l'horizon couleur de lie,
dansez, dansez, les petites madames,
les tristes petites madames,
dansez, dansez, dansez,
dansez votre mélancolie /

52

Dancez, dancez encore un peu,
déjà la nuit et ses ombres se meuvent
comme des veuves
au long des fleuves/
dansez encore, dansez, les flammes,
pour le bon Dieu
un peu
et rendez-lui votre âme,
votre âme avec toutes ses flammes,
les presque éteintes petites madames.

/s / a

JUILLET

L'HEURE TORRIDE

L'été s'est épandu, malade et malfaisant,
avec du plomb dans son sang blanc,
avec sa rage et sa colère/
l'été! et ses lumières carnassières
et ses silences fermentants.

/s

— Vous les jardiniers de la mort,
En vos plaines torrides,
voici des fleurs qui ont des rides
et qui penchent, ainsi que des remords,
leurs ors et leurs faisceaux arides.

/sur

— Vous, les charpentiers de la mort,
voici les géantes cuirasses
des grands hêtres dont l'écorce se casse
dans les forêts comme engourdies
sous les flammes du ciel brandies.

58

— Vous, les embaumeurs de la mort,
voici la stérile agonie
des verdure trop tôt finies ;
voici les lins fripés,
voici les orges irascibles
et les rameaux crispés des vieux vergers,
sous des brûlures invisibles.

Depuis des jours, depuis des temps,
minutieux et persistant,
le soleil perce, à coups d'aiguilles,
la vie éparse en volontés tranquilles ;
le soleil mord, le soleil vrille
le sol brûlant et haletant
et ploie et broie en sa torture
l'espoir en or de la moisson future.

La terre entière en est paralysée.

— Dites à quand les émeutes, les ragés
et l'entre choquement des blocs d'orage
et les pâles éclairs dans la nue ardoisée ?

En attendant, là-bas, au loin,
Une tuile de verre étincelle en un coin
et sa lueur, comme un long jet de haine,
de part en part, traverse au cœur la plaine.

AOUT

LES MOUCHES

La table est grasse et la desserte est chaude encor ;
Les gars repus s'en sont allés couper les ors

Des grands épis pareils à des pointes de lances;
L'été gerce le sol et brûle le silence.

Et dans le chaud fournil que le soleil étreint,
Autour des brocs de grès, autour des plats d'étain,
Sur les rudes cuillers, sur les couteaux farouches.
Danse le Sabat noir et rombissant des mouches.

/v

Et la guêpe rayée et le bourdon velu
S'en vont mêlant ou démêlant leurs feux goulus,
Autour des ~~cuillers~~ poisseux que laissèrent les verres
Aux vieux bahuts mouillés de laitage et de bière.
Contre la vitre, un vol se cogne de choc soudain;
Quand un essaim nouveau rentre par le jardin :
Et le ronron reprend plus sonore et plus souple
Et les mouches partout en se frôlant s'accouplent /

/j
/ronds

#

/et choit

/.

C'est la fête des insectes houleux et fous,
Pattes vives, ailes prestes, corselets roux,
Tourbillonnent aux champs, aux clos et aux chaumières,
Dans la kermesse en feu des fleurs et des lumières / /.

Et juin s'efface et voici l'août, quand juillet meurt,
Et sans cesse grandit l'affolante rumeur,
Jusques aux jours rugueux d'octobre et de novembre
Et de la mort sans feu, dans un coin de la chambre / /.

SEPTEMBRE

(S
≡

LA LUNE

Sous la voûte que sur la terre
minuit construit avec ~~des morceaux d'or~~ / de l'or,
tu voyages, par le soir mort,

et sur

œil morne / et sans paupières.

/ / #

œil pour le pôle et le désert
où la chaleur ressemble au gel,
où le silence / comme un scel /
ferme les lèvres de la mer.

/ /

œil rayonnant de haut en bas
sur les peuplades taciturnes,
qui bâtirent leurs sphinx nocturnes,
avec les blocs que tu fixas.

œil qui casses ta clarté ronde
comme un cristal contre les dalles,
que font les vagues colossales
sur des plages, au bout du monde.

œil d'immémorial ennui,
éclatant / et livide,
que le temps sculpte au front du vide
dans le visage de la nuit.

Mobile, éclatant et livide

œil si vieux que la terre oublie,
monotone, depuis quel jour,
monotone, tu fais le tour /
de sa mélancolie.

/ / *toujours,*

œil hostile des firmaments
qui travailles, sans nulle peur,
à la folie et la terreur
des poètes et des amants.

Dans les forêts qui s'étiolent
mille folles et babillardes folioles,
langues jaunes, jonchent le gazon vert /.
L'été s'est tu, les brouillards l'ont couvert.

AA

Par la dernière porte
qui baillait bleue entre deux nues,
ses feux éteints et sans escorte,
l'été s'en est allé.

L'été s'en est allé vers l'aventure ;
et l'automne s'en est venue,
lourde de pourriture,
avec des oiseaux morts pendus à sa ceinture.

Automne ! Automne !
une âcre odeur de bêtes et de fourrés
emplit les bois, jusqu'aux orées ;
Automne mûre ! Automne lasse !
une odeur fauve, une odeur grasse
circule aux champs dès que tu passes.

/ A

Écume et or, et soie et velours ;
voici chevaux et cavaliers
battant les bois et les halliers
de galops lourds ;
voici venir leur rythmique tonnerre
et retentir l'écho et haleter la terre
et comme un gong, vibrer et gronder l'air.

La chasse passe et c'est l'éclair :
et les feuilles comme arrachées

et cravachées
 par l'ouragan des chevauchées,
 volent, en tourbillons
 d'ailes mortes et de haillons/ /:
 c'est l'automne, l'automne ardente et enivrée,
 les mains rouges de venaisons ;
 et lourde et molle et saturée,
 du sang qui coule aux horizons.

En bas, dans la vallée, auprès des eaux tranquilles,
 Fours et granges restent blottis/ /;
 petits clochers et villages petits
 en jeux de quilles/ /.
 Chaumes pauvres et pauvres gens,
 Frileux de vie et sans argent,
 Que l'automne en leur misère enlise,
 Et qui fêtent la Toussaint grise
 Et l'Octave des Trépassés,
 avec le vieux bourdon cassé
 De leur église.

Automne! Automne!
 la chasse passe. — Et c'est l'éclair/ /.
 en des buissons foulés et des mares pourries /E
 saignent toutes les fleurs/ de la tuerie ; /S
 la chasse passe/ et passe
 pendue aux crins des étalons cabrés ;
 la chasse roule et vole et puis bondit
 avec des heurts, avec des cris,
 en galops fous, vers l'incendie
 rouge et fumant, de la curée.

Dans la clairière, où résines et poix
allument un décor de meurtre et de luxure,
la bête meurt. — Mais les gueules des chiens pantôis

saignent autant que ses blessures ;
avec de grands frissons, son corps
en vain s'efforce à secouer la mort ;
sa langue pourpre entre les dents se serre,
ses yeux fanés meurent, sous leurs paupières / 12
loin du soleil ;
le couteau luit, fixe et vermeil,
comme un arrêt planté dans la gorge fendue ; / n
en un dernier tressaut, le cou raidi / t
et puis s'affaisse, et puis s'abat, sans qu'un seul cri / s
ne trouble encor les doux échos de l'étendue.

Et les cloches sonnent là-bas,
dans le village en deuil, leur glas ;
les cloches sonnent, et sonnent,
pour les défunts et pour l'automne,
les cloches sonnent,
avec leurs sons longs et discords
et sur les deuils et sur les fêtes,
et sur les gens et sur les bêtes,
et sur la vie et sur la mort.

NOVEMBRE

LES SAINTS

Dreling, dreling,
c'est la fête de tous les Saints.

64

On en connaît qui sont venus,
— dites, de quels pays d'or et d'ivoire! —
depuis des temps que nul n'a retenus,
dans ma contrée, en sa mémoire.

On en connaît qui sont venus de Trébizonde,
Dieu sait par quels chemins,
n'ayant pour seuls trésors au monde
que deux lys clairs/entre leurs mains.

12

Dreling, dreling,
c'est la fête de tous les Saints.

Ceux qu'on adore aux basiliques
portent un spectre écussonné;
et le culte de leurs reliques
fleurit sur un autel orné,
mais ceux, hélas ! dont plus personne
n'ose porter le nom transi
ont leur fête qu'on sonne
aussi.

18

Dreling, dreling,
c'est la fête de tous les Saints.

J'en sais de très pauvres, mais très honnêtes,
là-bas, au fond d'un bourg flamand,
Eloi, Bernard, Corneille, Amand,
qui fond le bien aux bêtes,
et quelques-uns laissés pour compte
aux gens pieux qui vous le content,

68

en Campine, dans le pays amer,
par des hommes qu'hallucinait la mer.
Dreling, dreling,
c'est la fête de tous les Saints.

/ #

Et tels sont les patrons des carrefours,
où les commères les injurient,
à poings tendus, avec furie,
dès qu'ils ajournent leurs secours ;
et tels sont gras et tels sont maigres,
les uns bossus, les autres droits,
mais tous avec des ors, comme autrefois
les mages blancs et les rois nègres.

Dreling, dreling,
c'est la fête de tous les Saints.

Il en est dont la pauvre image
orne le môle d'un vieux port
et que l'orage en ses doigts tord
sur leur petit socle à ramages ;
d'autres sont là, près du bois sourd,
dans une niche, au creux d'un frêne,
d'où leur tête d'un poids trop lourd
a chu dans l'eau de leur fontaine.

Dreling, dreling,
c'est la fête de tous les Saints.

Mais qu'importe qu'ils soient grandis
ou rabaissés sur cette terre,

saints de la pluie ou du tonnerre | u
ne sont-ils pas au paradis?
Aussi, pour ne froisser personne ont-ils choisi
leur fête en or, au temps précis,
où les vents d'ouest, par les champs, cornent,
le premier jour du grand mois morne.

107

DÉCEMBRE

LES HÔTES

/ Ouvrez, les gens, ouvrez la porte, / -
je frappe au seuil et à l'auvent,
ouvrez, les gens, je suis le vent
qui s'habille de feuilles mortes.

- Entrez monsieur, entrez le vent,
voici pour vous loger la cheminée
et sa niche badigeonnée;
entrez chez nous, monsieur le vent.

107

/ Ouvrez, les gens, je suis la pluie, / -
je suis la veuve en robe grise
dont la trame s'indéfinisse,
dans un brouillard couleur de suie.

- Entrez, la veuve, entrez chez nous,
entrez, la froide et la livide,
les lézardes du mur humide
s'ouvrent pour vous loger chez nous,

- Levez, les gens, la barre en fer,
ouvrez, les gens, je suis la neige;

67

mon manteau blanc se désagrège
sur les routes du vieil hiver.

— Entrez, la neige, entrez la dame,
avec vos pétales de lys,
et semez-les par le taudis
jusque dans l'âtre où vit la flamme.

Car nous sommes les gens inquiétants
qui habitons le Nord des régions désertes,
qui vous aimons — depuis quels temps ?
pour les peines que nous avons par vous souffertes.